

VIE ET GESTES

DU TRÈS SAINT ET TRÈS ILLUSTRÉ PÈRE

JEAN RUSBROCH

ou de RUYSBROECK

*Chanoine Régulier de Saint-Augustin, Prieur de l'Abbaye
de Vauvert (Belgique)*

Première Traduction Littérale Française du Latin de Surius
(le Chartreux)

Par l'Auteur de "*la Vie et des Visions de Sainte Hildegarde*"



PARIS

R. CHAMONAL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

20 et 22, Rue de Varenne, 20 et 22

1909

Bureaux du Journal l'ABEILLE BIBLIOGRAPHIQUE

Quis dabit alas



IO. RUVS BROCH D. MYSTICVS

ME EMBATEYEIN



• Considère, Chrétien amoureux de la gloire,
Le moyen de gagner la plus belle victoire ;
De gravir les sommets, pour scruter le Soleil
Comme l'Aigle empourpré de son rayon vermeil ;
Pour voler jusqu'à Dieu dans l'extase suprême,
Il faut s'humilier comme Ru-sbroch lui-même ;
L'Homme alors se grandit, car c'est un Dieu qu'il aime...



A PIE X LE GRAND

Tu es Petrus et super hanc
petram, ædificabo Ecclesiam
meam ; et portæ inferi non
prævalebunt adversus eam.

L'Enfer est déchaîné, mais la barque de Pierre,
Malgré l'effort des ouragans
Et la fragilité de sa coque légère,
Ne sombrera jamais : Elle a Dieu dans ses flancs.

Le Christ dort, il est vrai ; mais son Pilote veille
Et contemple le but sans craindre le trépas.
Respectez le repos du Maître qui sommeille !..
Puisqu'elle est avec Dieu, l'Eglise ne meurt pas !

Vicaire de Celui qui domine l'orage,
Tu vois, sans t'effrayer, les hommes braver Dieu ;
Et le regard fixé sur la céleste plage,
Tu sais que, pour un jour, Satan règne en ce
[lieu.

Sur l'humain océan, se soulèvent les ondes,
Lorsque de l'ancre obscur s'évadent les autans.
Mais tu gardes Celui qui gouverne les mondes.
Son heure peut tarder : elle vient en son temps !

Même dans la tempête, il est toujours le Maître !..
Pierre affermit encor son peuple dans la foi ;
Et tient tête à Satan qui, voulant tout soumettre,
N'a jamais pu le vaincre et lui dicter la loi.

Car l'Eglise est debout, superbe et glorieuse,
Malgré tous les assauts de ses persécuteurs,
Qui redoublant en vain leur attaque odieuse,
Ne peuvent espérer d'être jamais vainqueurs.

Elle élève, pour Dieu, ses assises de pierre
Dont le faite est si haut qu'il se perd dans les
[cieux.

Les sacrements divins, la grâce et la prière
Cimentent des vertus les marbres précieux.

Et le dogme sacré, sa base inébranlable,
Sur la Pierre angulaire a toujours son appui
Qui, malgré les enfers, ne fut jamais instable ;
Car l'ennemi de Dieu ne peut rien contre Lui.

Paris, Avril 1909.

R. C.





PRÉFACE

POUR LA VIE ET LES GESTES DU DIVIN

CONTEMPLATEUR J. RUSBROCH

Le Monde est inondé de Livres, s'écrie le traducteur, en langue latine, de l'Œuvre merveilleuse de J. Rusbroch, surnommé, à cause de la sublimité de sa doctrine, le divin Contemplateur; et il semble que nous soyons arrivés aux temps prédits par le Prophète Daniel lorsqu'il annonce : la Science aura des aspects multiples : *Multiplex erit scientia.*

Ce que disait Surius au commencement du dix-septième siècle (époque raisonnable, si on la compare à la nôtre) est beaucoup

plus vrai en ce temps de négation et d'athéisme pratique, suite nécessaire et logique d'une longue période de rationalisme et d'indifférentisme religieux, où chacun discutait sans savoir et méprisait sans comprendre.

Oui, la science a des aspects multiples, si l'on peut appeler science toutes les élucubrations de l'esprit humain dévoyé. Le monde est inondé de livres et de quels livres !.. et chacun jure par la Science que l'on prétend déverser à flots dans les masses populaires, fausse science, basée sur la négation des principes, et par conséquent destructive de la vraie science ; puisqu'ayant commencé par tuer la foi dans beaucoup d'âmes, elle aveugle à tel point les esprits superficiels, qu'ils s'imaginent désormais pouvoir se suffire à eux-mêmes, en se passant de Dieu ; sans s'apercevoir, au milieu des

ténèbres épaisses où les éducateurs, nouveau style, les ont plongés, que Dieu seul est la source de toute science, et que, hors de lui, il n'est qu'aveuglement et folie.

Mais, continue Surlus : « Si le nombre des livres est infini, leur utilité est moindre ; car, dans cette avalanche d'auteurs, il n'en est guère d'inspirés. » — Si beaucoup sont vains et futiles, les pernicieuses doctrines des autres, loin de rendre les hommes meilleurs ou plus heureux et d'engendrer la vertu, excitent les instincts pervers, et produisent des fruits de mort pour les peuples comme pour les individus, si aisément entraînés dans les sentiers fleuris de l'erreur et de la perdition ; car l'homme recherche beaucoup plus l'agréable que l'utile, il aime davantage le plaisant que le sévère :

Le temps paraît bien long qu'il consacre au devoir...

Il est toujours trop court, s'il le donne au plaisir.

C'est pourquoi les écrivains jaloux de leur honneur et de la véritable gloire, se sont toujours efforcés de contrebalancer l'influence néfaste des adeptes de Satan, les semeurs d'ivraie, les propagateurs de la fausse science, en répandant par tous les moyens qui sont en leur pouvoir, la bonne parole, la doctrine divine, puisée à la source d'eau vive qui jaillit pour la vie éternelle, et contenue dans ces réservoirs inépuisables, livres merveilleux et inconnus des foules, que nous ont légués dans le langage des anges, de sublimes penseurs, (comme le divin Contemplateur Rusbroch) qui, voyant Dieu partout, puisqu'il est partout, (1) essayaient, dans leurs Contemplations suaves, de nous dire ce qu'ils découvraient dans cette vision constante de l'auteur de toutes

(1) *In ipso vivimus movemur et sumus.*

choses, en écartant un peu, devant nos yeux ravis, le voile du mystère qui nous cache toujours les abîmes de l'infini.

L'amour de Dieu et le zèle des âmes nous commandent de nous vouer entièrement à la diffusion de ces œuvres maîtresses, et de les mettre à la portée des humbles, pour leur montrer combien puissant et doux est le souffle divin : *O quam suavis est, Domine, spiritus tuus* ; combien suave est le joug de celui qui allume dans les âmes aimantes de tels foyers de lumière, qu'elles se répandent en des hymnes d'allégresse et d'amour, faible écho des éternels concerts qu'elles ont ouïs dans l'extase de la prière : *jugum meum suave est et onus meum leve*.

Le Livre dont nous offrons les premières pages traduites en notre langue si souple, au lecteur avide et désireux de s'élever,

malgré les ricanements de la foule insensée, vers les sommets de Perfection Chrétienne, où tous les hommes devraient aspirer, en s'éloignant des folies du siècle, pourrait, si l'on y prenait garde, et si l'on était vraiment disposé à recueillir cette manne céleste, donner aux âmes mystiques un avant-goût des joies paradisiaques.

Sans doute, l'auteur de ces Contemplations divines a pris ses confidences dans le ciel, et ce sont les anges eux-mêmes qui ont chanté à son oreille le cantique de l'amour, dont il nous donne les diverses strophes harmonieuses, écrites en une langue forte et savoureuse, comme doit l'être celle des chérubins de flamme qui agitent l'encensoir d'or devant le trône de l'Agneau.

Cela fait du bien de méditer ces pages qui prouvent, tout à la fois, la grandeur de l'homme, lorsqu'il se rapproche de son

principe et se rattache à l'infini par les liens de la foi, de la prière et de l'amour, et sa petitesse, lorsqu'il se ravale dans le néant de ce qui passe, sans songer au Créateur.

Aux monstrueuses doctrines qui tendent à avilir toujours davantage l'homme matière : *animalis homo non percipit ea quæ sua sunt*, et dont s'enorgueillit une science vaine, nous devons opposer la Doctrine irréfutable, quoi qu'en dise la libre pensée, qui tend à faire monter l'homme divinisé : *vos dii estis* — jusqu'à ces hauteurs insoupçonnées des âmes vulgaires, où il nous est donné de contempler, comme à travers les rayons de la gloire de Dieu, les merveilles de la création, la sublimité et le néant de notre nature, les profondeurs du mystère ; et, dans des rêves magnifiques, bien inférieurs à la réalité, de nous envoler jusqu'aux régions séraphiques, pour y entrevoir un

peu, ce qu'est le bonheur des saints, entendre les harmonies célestes, tremper nos lèvres desséchées et avides à la coupe des éternelles voluptés.

Ah ! combien pâlisent les heureux de la terre si on les compare aux bienheureux du ciel ! Que sont les progrès chimériques tant vantés qui doivent donner un bonheur illusoire aux mortels dégénérés, pour les plonger dans l'abîme de la perdition, devant les merveilles de l'au delà, entrevues dans les extases de la prière, dans la cour du Roi immortel des siècles, vision qui procure dès ici-bas des joies ineffables à ceux qui aspirent, sans se décourager jamais, à la conquête du ciel !.. L'œil de l'homme n'a jamais vu ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment.

R. CHAMONAL.



VIE ET GESTES

DU TRÈS SAINT ET TRÈS ILLUSTRE PÈRE
le divin J. RUSBROCH

Quelques-unes de ses nombreuses actions colligées des écrits les plus dignes de foi ; et qui, bien que merveilleuses et remarquables, ne sont certes pas les plus étonnantes de toute celles qu'il a accomplies ; soit que les autres n'aient pas été écrites, ou que, par l'incurie des hommes, elles restent cachées en quelque lieu dans les ténèbres.

NOTA. — Le Principal auteur de cette vie fut un Chanoine Régulier, mais il supprima son nom : il vécut quelque temps après Rusbroch. Nous avons transcrit ses paroles dans un style un peu plus littéraire.

(Note de Surius)

CHAPITRE I^{er}

D'UN CERTAIN MIRACLE ADVENU LORSQUE
RUSBROCH AVAIT A PEINE SEPT JOURS.

Le Tout Puissant, le Sage, le Bon Créateur du Genre Humain, que la Sainte-Ecriture proclame admirable dans ses Saints, pour manifester envers nous l'amour ineffable et la bienveillance de son cœur paternel, n'a, en aucun temps, depuis le commencement du monde, cessé de combler de ses dons excellents la race des mortels, et de les inviter à le connaître et à l'aimer. Parmi ces bienfaits, pour ne pas laisser celui-ci en dernier lieu, mais plutôt le signaler le premier, nul esprit droit ne doute qu'il faille indiquer que la sagesse et la bonté divine a mis en lumière presque toujours, certaines person-

nalités, d'hommes ou de femmes, d'une sainteté rare et non vulgaire; qui, si le monde ne les avait pas possédées, depuis longtemps déjà, (à cause de la trop grande impiété des hommes, de l'intolérable licence du péché et de la passion effrénée), par un juste jugement de Dieu, il aurait disparu dans une conflagration universelle. Rien, en effet, ne s'oppose tant à la juste colère de Dieu, (qui appesantit moins sa main redoutable sur les impies par des supplices mérités), comme, d'abord, la bonté et la miséricorde de Dieu lui-même; en second lieu, les prières et les mérites des Saints qui jouissent dans le ciel de la vie bienheureuse avec Dieu; enfin, les prières et les larmes des amis de Dieu, qui sont encore maintenant dans cette vie mortelle.

C'est ainsi que, même en ces derniers temps où la charité (l'amour de Dieu) diminue

chaque jour, et les vices croissent et augmentent d'une manière effrayante, Dieu s'est choisi un homme selon son cœur, (1) celui-là même dont nous entreprenons maintenant de résumer, en peu de mots, la vie : le vénérable Père D. Jean Rusbroch, dans lequel le Seigneur a daigné opérer des choses si grandes et si merveilleuses, qu'on pourrait, avec raison, l'inscrire parmi les saints les plus illustres. — En effet, ainsi que nous l'avons entendu de la bouche même de Pères dignes de foi, qui vécurent avec lui familièrement, à peine l'enfant avait-il sept jours, comme sa nourrice allait le laver dans un bassin, il se tint debout sans aucun autre appui que celui d'une grâce particulière de Dieu. On lit un fait semblable concernant le bienheureux pontife Nicolas. Ce prodige admirable ne pouvait manquer

(1) Virum sibi elegit secundum cor suum Matt. 24.

d'avoir un sens mystérieux non moins insigne; et c'est pourquoi, comme l'événement le prouva dans la suite, il signifiait manifestement que, de même que l'enfant au-dessus des lois de la nature, s'était, par une vertu divine, tenu debout dans le bassin, ainsi, dans la suite, soutenu par la même vertu surnaturelle, il devait élever son esprit, par le regard de la contemplation, jusqu'à la vision Divine. Ses écrits seuls prouvent abondamment, à quel degré de sublimité il atteignit dans la suite.

CHAPITRE II

AYANT QUITTÉ SA MÈRE, IL SE REND AUPRÈS
D'UN VÉNÉRABLE CHANOINE.

Or, à sa onzième année, ayant abandonné secrètement sa mère qui l'aimait tendrement, sous l'inspiration du St-Esprit qui le préparait déjà à son rôle sublime, il parvint par hasard à la demeure d'un vénérable chanoine, qui était son parent. Celui-ci l'ayant reçu avec bonté, le mit dans les écoles pour y apprendre les lettres. Après s'être adonné, pendant près de quatre ans à ces études, le religieux enfant, imitant St-Benoît, se résolut à vaquer plutôt à l'acquisition de la science divine, qui enseigne à régler pieusement la vie et les mœurs, qu'à celle de la science humaine, qui enorgueillit outre

mesure, et excite le désir des honneurs, des pompes et des vanités du monde. Et il n'agit pas ainsi sans l'opération du St-Esprit, qui, dès sa plus tendre jeunesse, se préparait déjà dans son cœur un temple digne de lui. Et, bien qu'il eût à peine jeté solidement les premiers fondements de la grammaire, cependant il jouit divinement, dans la suite, d'une si grande perspicacité intellectuelle, qu'il surpassa, non seulement les Dialecticiens et les Philosophes, mais aussi beaucoup de Théologiens ; à tel point que, très rares sont ceux qui peuvent approfondir parfaitement tous ses écrits. Et, ce qui peut être un argument décisif en faveur de son irradiation surnaturelle, c'est qu'il fut instruit abondamment de tout ce qu'il pouvait connaître, de ce qui importe dans la science humaine ; et, bien mieux encore, de beaucoup de choses qu'on ne peut savoir sans le secours

d'en haut. Ce qui paraîtra incroyable à ceux qui ne savent pas, manque d'esprit, de foi, la manière dont l'action de Dieu se manifesta autrefois dans ses premiers Saints, Prophètes ou Apôtres, (qui avaient certes l'esprit inculte et borné), selon les paroles du divin Evangéliste Jean : Son onction vous instruira de toutes choses. (1) Mais c'est assez parler sur ce sujet.

Cependant le jeune saint, progressant merveilleusement devant Dieu et devant les hommes par la sainteté de vie, ne put se cacher de sa mère. Celle-ci étant venue pour le voir à Bruxelles, comme cependant elle ne pouvait jouir de sa société et de sa fréquentation, rentra dans un couvent de religieuses, afin de profiter au moins quelquefois de sa présence. Or, quand la pieuse femme eut la faculté d'entendre chaque

(1) *Unctio ejus docebit vos de omnibus.* 1. Jean. 2.

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

jour de nouveaux récits de sa sainte vie et de ses conseils, elle ne soupira plus autant après sa présence corporelle, plus réjouie, selon l'esprit de sa sainte manière de vivre, que selon l'attrait de la chair, quand même elle eût pu avoir quotidiennement la consolation de sa présence. Et cela n'est pas étonnant ; puisque le Saint-Esprit, par les liens d'un chaste amour, unit de telle sorte les cœurs de ses fidèles amis, que, bien qu'ils soient séparés corporellement, ils s'unissent toutefois spirituellement, et éprouvent intérieurement les charmes de cette union.

CHAPITRE III

DE LA MORT DE SA MÈRE, COMBIEN SOUVENT ELLE LUI APPARUT, ET ENFIN COMMENT ELLE FUT DÉLIVRÉE, DÈS LE COMMENCEMENT, DES PEINES DU PURGATOIRE.

Mais après que sa mère, dame très religieuse, bien qu'elle ne fût pas tout à fait parfaite, eut quitté ce monde, son fils pieux ne cessa de l'assister par des prières quotidiennes auprès du Seigneur. Et comme elle était morte dans un état où elle avait besoin de secours, elle lui apparaissait fréquemment et manifestement ; et d'une voix lamentable l'interrogeait, pour savoir dans combien de temps il serait prêtre. Dès que le jour de son sacerdoce fut venu, et qu'il put dire sa première Messe, celle-ci

achevée, il apprit dans une apparition certaine de sa mère, qu'elle était enfin délivrée de toute peine.

CHAPITRE IV

COMMENT, BIEN QUE VIVANT DANS LE MONDE,
IL MENA UNE VIE HUMBLE ET DÉTACHÉE.

Tant qu'il vécut dans le monde, comme prêtre séculier, afin de suivre le Christ humble dans la voie de l'humilité, et de se conformer autant qu'il le pouvait à ce modèle, il éprouva si peu d'attrait pour lui-même et les choses du monde, qu'il passait pour méprisable et sans valeur aux yeux de tous ceux qui ignoraient sa vie très sainte : (presque toujours, en effet, les amis de Dieu se cachent, et difficilement ils peuvent être reconnus, excepté de ceux qui leur ressemblent.) Il était toujours paisible, silencieux, peu soucieux de son vêtement, mais très attentif à sa conduite ; et, parce qu'il était

principalement adonné à la contemplation, il se détournait volontiers de la foule et du regard des hommes.

C'est pourquoi, un jour qu'il passait dans les rues de Bruxelles, l'esprit occupé des choses célestes, deux séculiers considérant la simplicité de son habit, l'un d'eux se prit à dire : Plût à Dieu que je fusse doué d'une sainteté de vie aussi grande que celle de ce prêtre ! A quoi l'autre répondit : Pour tout l'or du monde, je ne voudrais certes pas être à sa place ; car alors, je n'aurais pas un seul jour de bonheur ! Ce que le saint homme entendant par hasard, pensait au fond de son âme : Ah ! tu connais peu de quelle suavité sont pénétrés ceux qui ont goûté l'esprit de Dieu !

CHAPITRE V

COMMENT, A BRUXELLES, IL RÉFUTA UNE HÉRÉSIE CACHÉE ET L'HÉRÉSIARQUE ELLE-MÊME, FEMME D'UN NOM ILLUSTRE.

Dans le même temps où le prêtre, homme de Dieu, vivait dans le siècle, parut une femme auteur et défenseur d'un dogme exécrationnable. Elle était en telle estime auprès d'un grand nombre, qu'ils croyaient, que lorsqu'elle s'avancait pour recevoir l'adorable Sacrement du corps du Seigneur, elle marchait entre deux Séraphins.

Elle écrivait beaucoup de choses sur l'esprit de liberté et l'exécrationnable amour vénérien, et comme elle était remplie de l'esprit impur et satanique, elle n'avait rien de commun avec les Séraphins ; malgré cela,

les sectateurs de son opinion la recherchaient beaucoup, parce qu'elle avait inventé une nouvelle doctrine. L'homme de Dieu, ayant pitié de son erreur, s'opposa aussitôt à ce dogme néfaste ; et, bien qu'il eût à soutenir un grand nombre d'adversaires, cependant il put démontrer pleinement la fausseté des écrits de cette femme perverse. Ce qui, dans un homme simple et peu lettré, pourrait certes paraître extraordinaire, s'il n'avait été, ce qui est certain, illuminé intérieurement d'une grâce singulière du Saint-Esprit ; à tel point, que cette erreur qui pouvait à peine être remarquée par les plus doctes, fut, non seulement reprise, mais encore réfutée par lui, nullement effrayé des embûches de la partie adverse, ni abattu par la fausseté et le déguisement de ce dogme. Et cependant, il y en eut qui prétendirent que cet homme très saint était tombé dans cette

erreur ; mais ses écrits témoignent abondamment combien il était pleinement éloigné de cette opinion.

CHAPITRE VI

A QUELLE ÉPOQUE DE SA VIE IL RENTRA A LA VALVERDE (1) OU (VAUVERT).

Après avoir vécu jusqu'à la soixantième année de son âge, dans le siècle où il avait donné à beaucoup l'exemple d'une vie admirable de sainteté ; à ce grand âge, bien qu'il eût depuis longtemps déjà atteint le faite de la perfection, et qu'il fût merveilleusement éclairé des rayons de la divine contemplation, puisqu'il avait pu faire paraître certains livres excellents et parfaits ; cependant, avec quelques compagnons, il rentra à la Valverde, ayant le dessein de se livrer entièrement, au fond de cette retraite, dans le calme et la paix, à la divine contemplation.

(1) Couvent de Chanoines Réguliers dans la forêt de Zons ou Soignies (Zoniensi ou Sonegiæ) près de Bruxelles (Brabant).

Cet homme, sublimement éclairé de Dieu, reconnaissait en effet que la paix et la solitude du lieu sont très favorables à la lucidité de l'esprit et à la pureté de la divine contemplation.

C'est pourquoi, dans cette retraite de la Valverde, comme l'aigle, ayant renouvelé la jeunesse de son esprit, il commença à plonger le regard de son intelligence dans la splendeur de l'éternel Soleil, avec tant de clarté et de lucidité, qu'un très petit nombre à peine peuvent atteindre, dans ce genre de vie, à cette extrême perfection.

Les écrits qu'il édita l'attestent, et l'on y trouve bien des choses dignes de l'admiration et de la vénération des plus profonds Théologiens. Que si quelqu'un n'en peut encore saisir toute la portée, qu'il croie, afin de voir et de comprendre ; et, (comme ce très saint auteur nous y exhorte souvent), qu'il

vàque à la réforme de l'homme intérieur, en s'exerçant à l'amour divin; et de la sorte, il méritera parfois d'être abondamment éclairé, dans son intelligence, des rayons de la divine lumière.

CHAPITRE VII

D'UN CERTAIN JEAN AFFLIGINIEN, CUISINIER
DU MONASTÈRE DE LA VALVERDE

Nous croyons faire œuvre utile, de dire ici quelques mots du très saint Jean Affliginien. Comme il était laïque, mais sans instruction, il suivit le vénérable Père D. Jean Rusbroch et ses compagnons à la Valverde, où sa sainteté de vie fut telle, que les choses très véritables qui sont écrites de lui paraissent presque incroyables. Dès les premiers temps de sa conversion et dans la suite, on dit qu'il poussa si loin l'austérité envers soi-même, qu'il surpassait de beaucoup les autres frères de son monastère, par la macération de la chair, les veilles nocturnes et les nombreuses abstinences. Il s'efforça d'être pour les autres,

et même pour les étrangers de passage au monastère, plein de bonté ; en pourvoyant non seulement à leurs soins corporels, mais bien davantage, en leur faisant ouïr la parole du salut ; de telle sorte que, pleins de componction, ils fussent pénétrés de l'amour divin ; et il arriva parfois qu'ils versèrent d'abondantes larmes, sous l'effusion de la grâce et par l'efficacité de ses paroles. Mais il était si sévère vis-à-vis de lui-même, qu'il se couvrait de vêtements grossiers et informes ; et rarement ou jamais, il ne voulut manger que les restes des autres frères ; à tel point que parfois les œufs pourris que les autres ne voulaient pas, il les avalait, non sans un grand effort de la nature. Il fit beaucoup d'autres choses plus dignes d'admiration que d'imitation, à moins que l'on reçoive une grâce pareille. Le peu de temps qu'il donnait au sommeil, c'était par fatigue

et poussé par la crainte : il lui semblait que les heures consacrées au repos étaient du temps perdu. L'on raconte, qu'il se mit rarement au lit avant la récitation des matines, qui se fait la nuit. Bien qu'il fût accablé de multiples occupations extérieures, il garda toujours en elles une telle tranquillité, une si grande pureté d'esprit et de cœur, qu'il fut tout à la fois attentif à l'action et à la contemplation ; et que ses occupations extérieures ne l'empêchaient pas de se livrer à la méditation. Il avait obtenu cette grâce par la perpétuelle et profonde méditation de la passion du Seigneur. Car bien qu'il fût pénétré du parfum de toutes les vertus, il était surtout ému de compassion pour les plaies de Jésus-Christ, dont il s'efforçait avec tant de sollicitude de suivre les vestiges, qu'à son exemple, il s'offrait tout entier en holocauste à Dieu, corporellement et spiri-

tuellement. Par cette commémoration continue de la passion du Seigneur, il parvint à une telle abondance de la divine grâce, que souvent il s'élevait dans le ravissement divin au-dessus de lui-même; et, il eut une si grande connaissance et un tel mépris pour sa personne, en comparant sa difformité (comme il le pensait) avec son exemplaire, qu'il se sentait au fond de l'âme bien inférieur à toutes les créatures. Il lui arriva en conséquence que, par une grâce d'épreuve, le Dieu tout puissant lui fit expérimenter sept peines ou détresses infernales, qui furent si cuisantes, que nul ne peut les comprendre, si ce n'est celui qui les a éprouvées. Mais nous ne pouvons en faire la peinture, pour ne pas tomber dans la prolixité.

Dieu daigna accomplir beaucoup d'autres merveilles dans cet élu de son cœur, que nous ne saurions aisément raconter ici.

Mais il jouit auprès de Dieu d'une si douce amitié et d'une si grande familiarité, que bien des secrets lui furent divinement révélés; et, quoiqu'il fût simple d'esprit et sans formation intellectuelle, il reçut une si pleine irradiation de la lumière divine, qu'il produisit plusieurs livres pleins de l'esprit de Dieu, dans lesquels, (celui qui, tout ravi en Dieu avait jugé de l'excellence de sa vie et de ses mérites), fait plusieurs fois mémoire du vénérable homme de Dieu J. Rusbroch, d'une manière si honorable, que nul autre ne l'a glorifié de la sorte. Vers les derniers temps de sa vie, au milieu de l'année, bien qu'il fût gravement malade, néanmoins, autant que ses forces le lui permettaient, il vaquait à son rôle de cuisinier, supportant patiemment, non seulement ses cruelles douleurs corporelles, mais encore les fatigues de sa charge. Enfin, averti divinement de sa

fin prochaine, bien qu'il parût aux autres encore valide, il demanda que l'Onction sacrée lui fût administrée ; et au troisième jour qui suivit, il rendit à Dieu son bienheureux esprit, en l'an du Seigneur mille trois cent soixante-dix-sept, au jour même de Ste-Agathe Vierge et Martyre, pour régner désormais éternellement dans le ciel, avec Celui dont il s'efforça de réaliser sur la terre le type parfait. L'on pourrait écrire longuement sur son admirable sainteté, mais nous ne voulons pas retenir plus longtemps le lecteur sur ce sujet.

CHAPITRE VIII

QUE LE VÉNÉRABLE M. GÉRARD MAGNE OU LE GRAND, INCITÉ PAR SA RENOMMÉE, VIENT VOIR D. JEAN RUSBROCH.

Après cette brève notice sur Saint Jean le Cuisinier, reprenons le cours de notre histoire. Il arriva donc que, comme la renommée du bienheureux Père Jean Rusbroch se répandait au loin, (car la beauté de ses écrits et l'excellence de sa vie le rendaient célèbre), cette suave réputation de sainteté parvint aux oreilles de Gérard (Magne) ou Le Grand, qui menait à Deventer une vie religieuse pleine de vertus. C'est pourquoi, embrasé d'un grand désir de voir le saint homme, il se choisit un religieux compagnon de route, et entreprit le voyage. Dès qu'ils furent parvenus à la Valverde,

le Père Prieur D. Jean Rusbroch, vénérable par la vieillesse, instruit par l'esprit de prophétie, salua de son propre nom Gérard Magne qu'il n'avait jamais vu auparavant ; et, lui faisant l'accueil le plus respectueux, il l'introduisit avec son compagnon dans le monastère. Comme, après plusieurs jours, ils s'étaient déjà familiarisés avec le saint, Gérard Magne qui était fort docte, commença à interpeller de cette manière le très Saint Père, à propos de certains de ses écrits : J'admire, Père Prieur, que vous écriviez des œuvres sublimes ; toutefois vous vous préparez par elles de nombreux émules, et de multiples détracteurs pour vous et votre doctrine. Entendant ces paroles, l'homme très humble répondit avec beaucoup de mansuétude : Maître Gérard, prenez pour certain et avéré, que je n'ai jamais mis un seul mot dans mes écrits, si ce n'est sous

l'inspiration du Saint-Esprit, et la présence singulière et très douce de la Très Sainte Trinité. Certains frères, (qui vivaient encore au moment de cet écrit), rapportent qu'ils ont recueilli ces paroles de la bouche même du Saint, sous forme de Testament, aux derniers moments de sa vie. Il prédit aussi, par l'esprit de prophétie, à Gérard Magne lui-même, qu'il comprendrait bientôt la vérité de ces paroles encore obscures pour lui; mais que son compagnon ne pourrait nullement les saisir en cette vie. M. Gérard Magne, homme prudent et expérimenté dans la vie spirituelle, ayant pris en considération la constance du saint, eut dans la suite en singulière estime tous ses écrits, et vénéra profondément le très saint Père lui-même; car il avait reçu de lui une aide puissante, pour un juste établissement de la vie spirituelle et sa réalisation prudente et raisonnable. Mais cependant, comme il

était encore auprès du vénérable Père à la Valverde, et que parfois il avait surpris en lui une extraordinaire confiance en Dieu conçue, non par témérité, mais dans une parfaite et très ardente charité qui exclut la crainte, il essaya de lui inspirer la peur du jugement et des peines de l'enfer, en lui rappelant de nombreuses sentences de l'Écriture. Mais plus il s'efforçait de le jeter dans l'épouvante, plus cet homme pieux s'embrasait de l'amour divin; et comme il l'écoutait parler depuis quelque temps, il finit par lui répondre : Maître Gérard, soyez certain et assuré que mon âme est préparée à supporter tout ce que le Seigneur voudra, la mort ou la vie, et même les peines intolérables des tourments de l'enfer; et rien ne m'est plus agréable, meilleur, plus salutaire, je ne demande et ne désire rien autre chose, si ce n'est que le très aimable

Seigneur, mon Dieu, me trouve toujours disposé et préparé à faire sa volonté. C'est en quoi se manifeste merveilleusement le souverain acquiescement de la volonté du saint avec celle de Dieu, et la parfaite abolition de toute recherche personnelle et de tout amour de soi.

CHAPITRE IX

DE LA MANIÈRE ADMIRABLE D'ÉCRIRE SES LIVRES.

Mais, ce que nos Pères racontent de sa manière d'écrire ses livres, ne doit certes pas être passé sous silence. On dit, en effet, qu'il avait coutume, lorsqu'il se sentait éclairé des splendeurs de la divine grâce, de se retirer seul dans les solitudes de la forêt; et là, il rédigeait ce qu'il pouvait puiser à la source de l'esprit divin. C'est, de cette manière, qu'il a composé toutes ses œuvres. Et, quoique parfois il se fût abstenu d'écrire pendant l'espace de plusieurs semaines, parce qu'il ne voyait pas la grâce lui sourire, revenu cependant à son habitude d'écrire, bien qu'il n'eût aucun souvenir de ce qu'il avait écrit précédemment, la suite s'unissait

aussi parfaitement, aussi agréablement, aux précédents chapitres, que s'il avait rédigé le tout en un seul jour avec une grande contention d'esprit. Ce qui est une preuve évidente qu'il a composé ses écrits, qui sont en vérité pleins de suavité, non de lui-même, mais pénétré de l'esprit divin. Lorsque, accablé par l'âge, il ne put écrire commodément, il prit avec lui un des frères, qui inscrivait sur des tablettes ce que l'Esprit lui suggérait. Si l'on soumet tous ces faits à la rectitude du jugement, et si l'on examine religieusement et pieusement tous les écrits de cet homme, à moins que je ne me trompe, l'on se persuadera qu'il fut admis jusqu'à la contemplation de la divine Essence; bien que, sur ce sujet, nous n'osions rien définir témérairement, quoique les raisons de vraisemblance ne nous manquent nullement.

CHAPITRE X

QUE PARFOIS L'ON VIT L'ARBRE SOUS LEQUEL
IL ÉTAIT ASSIS, TOUT EMBRASÉ.

Bien que ses écrits attestent abondamment, combien sublime fut le contemplateur et fervent l'amant de Dieu, il est bon cependant de le prouver par quelque autre exemple. Un jour qu'à son habitude, rempli de l'esprit divin, il s'était avancé dans la forêt, il s'assit sous un arbre ; et là, pénétré de la douceur de la divine visite, il oublia à tel point les choses présentes, que son absence fut plus longue qu'à l'ordinaire. Les frères, anxieux de l'absence de leur Prieur, commencèrent à le chercher de tout côté. Et, comme ils ne le trouvaient nulle part dans les limites du monastère, ils essayèrent de le découvrir dans les détours de la vaste forêt. Mais un

frère qui, lui étant plus familier, le recherchait avec plus de zèle, vit au loin un arbre ceint de tout côté et comme rayonnant de flammes. Et, s'avançant plus près, il vit l'homme de Dieu, encore tout hors de soi, assis sous l'arbre, dans l'enivrement de la ferveur de la présence divine. Ce qui démontre assez manifestement combien grande fut l'ardeur intérieure de l'esprit (divin), et de quelle lumière il était pénétré, puisque sa clarté infuse paraissait même embraser l'arbre tout entier.

CHAPITRE XI

QUE L'ÉCLAT DE SA RENOMMÉE ATTIRA A LUI PLUSIEURS PERSONNAGES ILLUSTRES DANS LE MONDE ET LES LETTRES, PARMIS LESQUELS D. J. THAULÈRE THÉOLOGIEIN INSIGNE.

Comme ses écrits et la sainteté de sa vie propageaient sa renommée dans les régions extérieures, beaucoup de puissants et de nobles, de l'un et l'autre sexe, beaucoup de docteurs et de clercs, jeunes gens et vieillards, vinrent en foule vers lui. A tous, sans nulle préméditation, il donna des conseils et des exhortations si opportuns et si salutaires, qu'on aurait dit que longtemps auparavant il avait été avisé de leur venue. Beaucoup d'hommes remarquables de Flandre, de Strasbourg, de Bâle et principalement des

autres villes du Rhin vinrent à lui, désireux de le voir, et ces personnages jouissaient d'une haute estime et étaient élevés en dignité.

Parmi eux, l'un des principaux fut un certain docteur théologien, de l'ordre de St-Dominique, du nom de Jean Thaulère, très célèbre tant à cause de sa rare érudition que de sa grande sainteté de vie. Celui-ci, visitant fréquemment J. Rusbroch, l'eut en grande vénération. Ses écrits, dans lesquels on peut remarquer bien des points empruntés, sans aucun doute, au vénérable Rusbroch, attestent combien il progressa auprès de lui dans la connaissance de la vie intérieure et contemplative. Bien qu'il fût en effet doué d'une plus grande connaissance de la Théologie (qu'on appelle) scolastique, que Rusbroch, il lui était bien inférieur dans la Théologie mystique et dans la vie contem-

plative. Ce qui cependant ne doit pas paraître étonnant, puisque Thaulère s'adonna enfin à la contemplation, lorsqu'il était déjà quinquagenaire, et mourut peu d'années après ; tandis que Rusbroch presque dès l'enfance, se consacra à cette vie, ayant été prévenu d'une grâce singulière du Saint Esprit, et persévéra en elle jusqu'à la quatre-vingt-huitième année de son âge, non sans un merveilleux progrès quotidien. Une femme, qui jouissait d'une très grande autorité, avait coutume de venir fréquemment visiter le saint homme, faisant deux milles, pieds nus, (pour ce pieux pèlerinage). Elle fut enfin, par lui, confirmée dans le mépris du monde et l'amour de Dieu, à tel point, qu'abandonnant toutes ses richesses et tous ses biens, elle se rendit à Cologne et embrassa la vie monastique dans l'ordre des Clarisses, où les religieuses de ce monastère avec

lesquelles elle persévéra constamment et religieusement jusqu'à sa dernière heure, rendent même encore témoignage de ses progrès dans les vertus. Une autre femme, vouée au Christ, fut disciple de ce saint Père : Elle était tourmentée d'une grave maladie corporelle, et sous le coup d'une grande affliction de l'âme, comme si elle eût été abandonnée de Dieu et, ne pouvant visiter l'homme vénérable, elle désirait vivement sa présence.

Lorsqu'il fut venu, elle s'informa de ce qu'elle devait faire, et comme elle ajoutait qu'elle ne pouvait déjà plus secourir les infirmes, ni même se livrer aux exercices de la dévotion intérieure, le Prieur lui répondit : Ma fille, soyez persuadée que vous ne pouvez offrir à Dieu un sacrifice plus agréable, que de vous soumettre pleinement à sa volonté, et de vous efforcer de lui rendre grâces en

toutes choses, en abdiquant la volonté propre... Cette matrone fut tellement ranimée par ces paroles, que dans la suite elle supporta, non seulement avec patience, mais même volontiers, pour l'amour du Christ, toutes les adversités.

Un autre jour deux clercs parisiens vinrent voir le saint homme, désireux d'entendre quelque parole de sa bouche, capable de les porter à l'amour de Dieu. Il leur répondit ce peu de mots : Vous êtes aussi saints que vous le voulez.

Comme ils n'avaient pas compris ces paroles, ils se retirèrent scandalisés ; et en l'absence de l'homme de Dieu, ils rapportèrent, dans le trouble de leur âme, les paroles qu'ils avaient entendues de lui aux autres Frères. Ils pensaient en effet que ceux-ci se moqueraient de lui. C'est pourquoi les Frères ramenèrent (les deux clercs) auprès

du Prieur, le suppliant de leur expliquer le sens de ses paroles. Le Prieur se laissant aisément persuader, dit aux Clercs : Ne vous ai-je pas dit la vérité, mes bien-aimés, en vous affirmant que vous êtes aussi saints que vous le voulez ? Et c'est en vérité ainsi que je le pense : Votre sainteté, en effet, est aussi grande que la bonté de votre volonté. Considérez donc vous-mêmes combien bonne est votre volonté, et vous saurez la mesure de votre sainteté.

Car chacun est saint, en effet, suivant sa bonté d'âme. Ayant écouté ces paroles, ils se retirèrent profondément édifiés.

CHAPITRE XII

QUE POUR DONNER AUX FRÈRES L'EXEMPLE D'HUMILITÉ, IL NE REFUSA JAMAIS D'ACCOMPLIR VOLONTIERS LES ŒUVRES EXTÉRIEURES ET VILES, DE PRÉFÉRENCE AUX AUTRES.

L'homme saint, toujours et partout, honora et observa principalement la vertu d'humilité; et, bien qu'il fût un éminent et excellent contemplateur, et que la vie contemplative semble exiger plutôt la paix et le calme, lui cependant, ne s'accordant rien, pour servir d'exemple aux autres, sans égard pour son grand âge et la difficulté du travail, de même qu'il dépassait tous les autres dans l'éloignement du vice et la pratique des vertus, ainsi que pour les exercices monastiques, de même il l'emporta sur eux dans

les travaux manuels, les veilles et les jeûnes.

Lorsqu'il vaquait avec les autres au travail manuel, bien qu'il fût accablé par la vieillesse et épuisé par les exercices de la vie intérieure, il se montrait tout disposé à accomplir les besognes les plus viles et les plus dures ; par exemple, à charrier le fumier ou autres choses semblables. Et bien que, à cause de sa simplicité, son concours fût souvent plus nuisible qu'utile à ceux qui cultivaient les jardins, car il extirpait souvent les bonnes herbes avec les mauvaises ; cependant, par son assiduité et sa diligence au travail, il servit d'exemple et de stimulant d'humilité.

Malgré ses travaux extérieurs, il fut si attentif au labeur de la vie intérieure, qu'aucun empêchement, aucune occupation ne pouvait l'en distraire. C'est pourquoi aussi, pour l'édification des Frères, dans les occupations extérieures, il porta toujours avec lui un signe

en forme de rose (fertum Rosaceum) (1) afin que, pendant qu'une main servait au travail corporel, l'autre fût un stimulant pour la ferveur de l'esprit ; donnant en cela l'exemple à tous, de ne pas être tellement absorbé par le travail du dehors, que l'on oublie d'offrir toutes les actions à Dieu, dans un sentiment de dévotion.

Ce saint Père reçut cette grâce de Dieu, que, dans l'action comme dans la solitude, toutes les fois qu'il le voulait, il pouvait se livrer à la divine contemplation. C'est pourquoi il avait coutume de dire à ses frères : Qu'il lui était moins difficile d'élever, quand il le voulait, son esprit vers Dieu, par la contemplation, que de porter la main à la tête.

(1) Fertum : Sorte d'offrande dans les sacrifices. •

CHAPITRE XIII

DE LA COMPASSION ET DE LA SOUMISSION DU
SAINT HOMME.

D'ailleurs combien, au jugement de tous ses Frères, ce serviteur et ami du Christ fut compatissant, affable et bon, seule, la consolation et la joie que tous ressentaient de sa présence le prouve aisément. En effet, la grâce de Dieu resplendissait sur sa figure, la modestie dans ses paroles, la piété dans ses actions, l'humilité dans son geste; et enfin, dans toute sa manière d'être, l'intégrité et la suprême dignité des vertus. Il était sobre dans la nourriture, simple dans le vêtement, patient en toutes choses et envers tous. Son cœur était si plein de commisération et de compassion, qu'il s'apitoyait non seulement sur les êtres doués de raison,

mais même sur les animaux qu'il avait coutume de secourir, dans la mesure du possible, quand c'était nécessaire.

Lorsqu'en hiver, à cause de l'excessive froidure, ou de l'abondance de la neige, les oiseaux souffraient la faim, les Frères qui n'ignoraient pas la bonté compatissante du pieux père, avaient coutume de lui dire : Père, voici qu'il neige ! Que vont devenir les pauvres oiseaux ? Et le bon Père, écoutant avec tristesse ces paroles, s'efforçait de subvenir en temps opportun, comme il le pouvait, aux besoins des passereaux.

Plût à Dieu, que tous ceux qui ont en abondance les biens temporels fussent attentifs à ces choses, eux qui ne peuvent consentir à prendre de leur superflu, pour se montrer pleins de libéralité et de générosité, envers les malheureux et les indigents dont le monde est rempli.

Un jour qu'il souffrait d'une grave maladie, comme il désirait vivement de l'eau, il ordonna de lui en apporter. Mais le préfet du monastère, craignant que cette boisson ne fût dangereuse et n'aggravât la maladie, ne voulut pas satisfaire ce désir. Bien que l'homme pieux, à cause de sa soif ardente, tombât en défaillance, et que ses lèvres fussent gercées, il le supporta avec patience, plus désireux, par la soumission et la patience, de s'offrir en sacrifice à Dieu, que de satisfaire son désir dans une si grande nécessité naturelle. Cependant, comme il craignait que la mort ne s'en suivît, guidé par la seule crainte de Dieu, il dit humblement au préfet : Père, si je ne bois pas de l'eau, je ne guérirai pas de mon mal. A ces mots le Préfet, saisi de crainte, ordonna qu'on lui présentât de l'eau ; et, après en avoir bu, le malade commença, dès cette heure, à aller mieux.

Il avait aussi une grâce particulière, pour adapter merveilleusement ses conseils aux nécessités d'un chacun, même sans préméditation ; et bien que, entraîné par l'amour du Christ et de ses frères, il poursuivît souvent avec les autres, jusqu'aux Prières nocturnes, ses discours sur Dieu et sur les matières du salut ; il n'en était pas moins zélé cependant par les veilles nocturnes, qui se faisaient dans le chœur ; et tous, à son exemple, se sentaient plus dispos et plus allègres. Car il ne mettait aucune vanité à ces colloques ; et les raisons en étaient sérieuses, puisque c'était le seul amour du Christ et la nécessité ou l'utilité de ses frères qui l'y incitaient.

CHAPITRE XIV

DES VEXATIONS DIABOLIQUES QU'IL EUT A ENDURER ; ET COMMENT LE SEIGNEUR JÉSUS LUI APPARUT AVEC SA MÈRE ET TOUS LES SAINTS.

Mais l'ennemi infernal, considérant l'admirable sainteté de l'homme, et combien, pour gagner des âmes à Dieu, il produisait des fruits de salut par la parole, les écrits, les exemples, les mérites et les prières, s'efforça de contrarier son œuvre par les multiples embûches de ses tentations ; de telle sorte que, lui apparaissant visiblement sous la forme de crapaud ou de n'importe quelle autre bête, il s'efforçait de le terroriser, ainsi que le saint homme le raconta lui-même parfois à ses familiers. Et comme les mêmes frères le questionnaient, pour savoir

s'il redoutait la présence du terrible ennemi, il répondit, qu'il ne le craignait pas du tout, mais qu'il s'attristait parfois de ce que l'horrible bête, détestée de Dieu, s'avançait si près de lui. Il se munit toutefois des armes spirituelles contre lui, dans le pressentiment de sa venue. Un jour, certains Frères d'une dévotion relâchée, contre la coutume observée jusque-là dans ce monastère, lui demandèrent instamment qu'on célébrât conjointement et le même jour, certains offices des défunts qu'on avait l'habitude de faire séparément. Par hasard, trop occupé des choses divines, pour bien examiner et bien peser cette demande, l'homme pieux permit que ces offices fussent célébrés conjointement. Mais, parce que Dieu ne laisse rien impuni dans ses amis, il eut à supporter, de ce chef, beaucoup d'avaries et d'insultes de la part des démons,

bien qu'il eût donné cette permission involontairement, et d'une manière un peu inconsidérée. Qu'ils considèrent maintenant combien ils sont justiciables de Dieu, ceux qui ne craignent pas de se rendre coupables de fautes beaucoup plus graves ; et qu'ils ne doutent pas que, si un innocent, un juste dut soutenir tant de vexations diaboliques pour une faute involontaire, pour une imperfection, ils auront eux-mêmes à supporter des peines beaucoup plus terribles pour des fautes volontaires.

Mais, de même que le saint homme eut à endurer souvent, de cette manière, les vexations de l'esprit malin, néanmoins, il fut aussi favorisé de consolations et de visites fréquentes et divines, qui sont le privilège d'un petit nombre. Car notre Seigneur Jésus le visita fréquemment, et le combla des plus riches présents de sa grâce. Un jour

spécialement, avec sa très sainte Mère et tous les saints, il vint le visiter familièrement; et, en outre de l'ineffable joie et de la consolation de l'âme dont il l'inonda, il lui fit entendre ces paroles : Tu es mon fils bien aimé, (1) dans lequel je me suis complu. Et lui donnant une douce étreinte, il dit à sa Mère et aux saints qui l'environnaient: Voici mon enfant d'élection. De ces faits, un esprit pieux peut inférer, combien grand auprès de Dieu, était le mérite de celui auquel Dieu même rendait un pareil témoignage. Mais quels sont les colloques qu'il eut avec le Seigneur Jésus, soit dans cette apparition, soit dans les autres semblables, quels mystères lui furent révélés, quels secrets il perçut, de combien de grâces et de dons des vertus il fut orné, chacun peut le com-

(1) Il faut entendre fils adoptif : selon les paroles de l'Écriture : Il leur a donné la puissance de devenir des enfants de Dieu.

prendre aisément, de lui-même, bien que ses écrits, dans certaines parties, l'indiquent évidemment.

CHAPITRE XV

DE LA CÉLÉBRATION DE LA MESSE QUOTIDIENNE, ET QUELLE GRANDE DÉVOTION IL Y APPORTAIT.

Dans les livres qu'il a édités, il a coutume de rappeler, volontiers et souvent, l'amour et les bienfaits de celui que le Dieu Tout Puissant nous a laissé tout entier dans le très saint Sacrement. C'est pourquoi on ne peut douter qu'il ne fût animé d'une dévotion singulière et d'un amour ardent envers ce très auguste Sacrement. Aussi, presque jusqu'aux derniers jours de sa vie, bien qu'il eût déjà dépassé la soixante-dix-huitième année de son âge, il n'omit jamais la célébration de Messe, si ce n'est qu'il y fût contraint par la maladie, ou par quelque autre grave empêchement.

Un jour, comme il était au sacré Canon, (de la Messe) il sentit affluer en lui une telle abondance de grâce, que dans la liquéfaction de l'esprit, ses sens défaillirent presque, et la nature lui refusa les forces nécessaires à la continuation de l'Office. Ce qui épouvanta le ministre (servant), dans l'ignorance où il était, que ce n'était pas tant par la débilité des forces naturelles, que par l'excessive ardeur de l'amour divin, que le fait s'était produit; comme il était arrivé fréquemment au saint homme, pendant la célébration (de la Messe).

Vers la fin de sa vie, comme, à cause de son grand âge, ses yeux fatigués pouvaient à peine reconnaître distinctement l'image de l'hostie, et que parfois, il en faisait l'élévation mettant la tête du Christ en bas, les pieds en haut (dans l'hostie consacrée), cependant il ne cessa pas d'achever le

sacrifice de la Messe avec une extrême ferveur de dévotion. Mais il lui arriva de nouveau, par suite de la visite divine, une pareille défaillance corporelle ; à tel point, que le servant s'imaginait qu'il ne pourrait vivre. Et certes, il était alors si enivré de la douceur de l'amour divin, que si la grâce divine ne l'avait soutenu, vraisemblablement il aurait rendu l'âme auprès de l'autel. A peine l'Office de la Messe terminé, le servant rapporta le fait au Préfet qui interdit au saint homme de célébrer l'office de la Messe, par crainte du danger. Mais l'homme pieux lui dit : Je vous en conjure, ne m'empêchez pas, pour ce motif, de célébrer (la Messe), car, ce qui paraît être une conséquence de la vieillesse, n'est que l'effet accoutumé de la présence de la divine grâce.

Cette fois mon seigneur Jésus-Christ, en me touchant m'a adressé de très douces

paroles et m'a dit : Tu es mien, et moi, je suis tien (1)...

Mais, toutes les fois que l'homme de Dieu, célébrant le sacrifice de la Messe, prenait selon la coutume, les saintes espèces, le divin Esprit s'unissait à son esprit d'une manière si admirable et si inaccoutumée, que dès qu'il avait reçu le très saint corps, la bouche fermée, sans remuer les lèvres, il paraissait extérieurement aussi paisible que s'il n'avait rien reçu. Car, ainsi qu'il est coutume, il ne faisait pas mouvoir l'hostie dans la bouche, ne la broyait pas des dents ou de la langue, et ne l'humectait pas de salive ; mais, dès qu'il avait pris les espèces, tout son esprit venant joyeusement au devant du souverain Esprit qui était là présent, seul avec lui, nullement préoccupé de l'homme extérieur, comme l'épouse appuyée sur son bien

(1) « Tu es meus et ego sum tuus ».

aimé (1), il montait vers le Père des esprits (lumières). Ce qu'ayant remarqué plusieurs fois, un frère qui lui était très familier, lui demanda comment il pouvait prendre si rapidement l'adorable Sacrement du corps du Seigneur. Le saint lui répondit simplement de cette manière : Très cher Frère, le Seigneur agit envers ses serviteurs, comme vous l'avez vu vous-même.

(1) *Sponsa innixa super dilectum suum.* (Cant. 8)

CHAPITRE XVI

QU'IL EUT LA PRESCIENCE DE SA MORT. — SA
MORT.

Lorsqu'il eut atteint la quatre-vingt-huitième année de son âge, accablé par une si grande vieillesse, il commença graduellement à perdre ses forces. Et, parce qu'il avait été averti longtemps auparavant par sa mère, dans une vision, du jour et du moment de sa mort, il se prépara à ce passage tant désiré, avec une extrême dévotion. Car, les saints désirent la mort et supportent la vie. Ils savent, en effet, qu'ils n'ont pas ici une cité permanente, mais qu'ils sont venus chercher la cité future ; ils savent qu'ils sont en exil, et qu'ils ont un Père dans les cieux. — Et, bien qu'il fût très près de la mort, il fit

montre d'une telle sérénité, d'une telle allégresse d'âme, à cause de la paix de son esprit et de la pureté de sa conscience, que nul ne put le taxer d'une crainte exagérée ou d'une douleur anxieuse ; mais tous furent témoins, qu'il désirait que son âme se séparât de son corps pour aller avec le Christ. (1)

Car, en des soupirs qui émanaient des profondeurs de son âme altérée (d'amour divin), il répétait parfois ces paroles ou de semblables : Mon âme a soif de Dieu, source d'eau vive : quand donc irai-je contempler la face de mon Dieu ? Et de même : Comme le cerf (altéré) soupire après les eaux torrentueuses, ainsi mon âme te désire, ô mon Dieu !

(1) Cupio dissolvi et esse cum Christo (Phil., 1)

(1) Car il avait été le serviteur du Christ pendant tant d'années, il avait si souvent expérimenté l'abondante effusion de sa grâce et sa familiarité, dans cette vie, qu'il ne pouvait s'empêcher de mettre toute son espérance dans le Christ et de désirer ardemment le voir, pour jouir de sa possession parfaite.

Assuré de sa mort prochaine, de la chambre du Préfet, où il avait reposé quelque temps, il demanda humblement d'être transporté dans l'infirmerie commune des Frères. Et là, en proie à une fièvre ardente et tourmenté de la dysenterie, après environ quinze jours de lit, ses frères assistant en prière à ses derniers moments, il les recommanda dévotement et pieusement à Dieu ; et sain d'esprit

(1) *Sitivit anima mea ad Deum fontem vivum : quando veniam et apparebo ante faciem Dei mei ?*

Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum ; ita desiderat anima mea ad te Deus. Psal. 41 v. 2 et 3.

et la face resplendissante, sans les marques communes de la mort, il exhala suavement et avec une immense allégresse son âme digne du ciel, en l'année de la naissance du Christ, mille trois cent quatre-vingt-unième, le second jour de Décembre, dans la quatre-vingt-huitième année de son âge, presque la soixante-quatrième de son sacerdoce.

Les Frères l'ensevelirent avec la dévotion convenable ; et, bien qu'ils fissent pour lui ce qu'ils avaient coutume de faire pour les défunts, c'est-à-dire, qu'ils rendissent les honneurs dus à sa dépouille mortelle, ils espéraient toutefois, qu'il les aiderait bien davantage par ses prières auprès de Dieu.

CHAPITRE XVII

QU'APRÈS SA MORT, LA MÊME NUIT, IL FIT UNE APPARITION GLORIEUSE ; ET D'UN CERTAIN MIRACLE OBTENU PAR LA VERTU DE SES RELIQUES.

Comme il était encore sur son lit de douleur le doyen de Diest, (1) médecin très expert, en même temps que familier et ami intime de l'homme de Dieu, était venu le voir.

Après sa mort, lorsque la nuit, en compagnie des frères, il veillait la dépouille mortelle ; il fut pris d'un léger sommeil, et vit le saint Prieur, revêtu des habits sacerdotaux, s'avancer vers l'autel, avec un si grand éclat et une telle majesté, que nul ne pourrait l'exprimer par des paroles. Il voulut par cette vision lui

(1) Ville du-Duché de Brabant près de Louvain.

témoigner, tout à la fois, son affection envers lui, et la grâce singulière qui l'animait dans la célébration de la Messe. Une religieuse tourmentée d'un cruel mal de dents, après avoir usé longtemps et inutilement de l'action médicale et chirurgicale, exténuée par l'excessive douleur, alla trouver une sœur religieuse qui gardait comme relique une dent du saint Père Rusbroch, et lui exposa son tourment. Celle-ci, sous l'inspiration divine, lui répondit aussitôt : Ma sœur, si j'étais affligée de ce mal, j'approcherais dévotement de mes dents, celle du vénérable Prieur de la Valverde, relique que j'ai en garde, espérant par les mérites (de ce saint) recouvrer la santé. La malade se laissa convaincre ; et, ayant approché dévotement la relique de sa bouche, elle sentit aussitôt la douleur cesser ; et peu après elle fut complètement guérie.

CHAPITRE XVIII

QUE SON CORPS, APRÈS ENVIRON CINQ ANNÉES DE SÉPULTURE, FUT RETROUVÉ INTACT ET SAIN. DE SA TRANSLATION.

Nous pensons devoir ajouter ici un fait tout à fait digne de mémoire. Après cinq années environ de sépulture, son corps fut retrouvé si intact et si sain, de même que les vêtements et les ornements avec lesquels il avait été enseveli, selon le mode sacerdotal, que rien n'en avait été souillé ni infesté par les vers, seule l'extrémité des narines paraissait légèrement corrompue. Pour cette raison, par ordre de l'évêque de Cambrai, qui était là, le corps vénérable, ayant été retiré du sépulcre, fut exposé pendant trois jours dans l'enceinte du monastère, pour que tous ceux

qui le voulaient, pussent contempler un si grand miracle de la toute Puissance de Dieu. Et du saint corps s'exhalait une odeur aussi suave, que s'il avait été embaumé récemment avec toutes sortes d'aromates. Ces faits sont attestés, non seulement par les Frères de ce monastère, mais encore par de nombreux séculiers et laïques dignes de foi, qui virent de leurs yeux, et baisèrent alors le corps lui-même, et desquels moi-même j'ai appris ces choses. Après le Triduum, le corps vénérable fut transféré honorablement, par ordre du même évêque de Cambrai, pour une autre sépulture, dans l'Eglise, avec beaucoup de pompe et un grand concours de peuple. Et c'est là qu'il repose jusqu'au jour où, ressuscité par ordre du Dieu unique et véritable, il sera réuni à son âme bienheureuse, pour régner heureusement, comme nous en avons confiance, avec le Christ

dans le ciel, et jouir du Dieu Tout-Puissant, qu'il a aimé par dessus tout en cette vie, et à qui seul appartient tout honneur et toute louange, dans les siècles infinis des siècles.

Ainsi soit-il.

FIN DE LA VIE

6

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace à Pie X le Grand.	A
Préface	C
CHAPITRE PREMIER — D'un certain miracle advenu lorsque Rusbroch avait à peine sept jours	I
CHAPITRE II. — Ayant quitté sa mère, il se rend auprès d'un vénérable chanoine, son parent .	6
CHAPITRE III. — De la mort de sa mère ; combien souvent elle lui apparut ; et enfin, comment elle fut délivrée, dès le commencement, des peines du Purgatoire	10
CHAPITRE IV. — Comment, bien que vivant dans le monde, il mena une vie humble et détachée.	12
CHAPITRE V. — Comment, à Bruxelles, il réfuta une hérésie cachée et son auteur, femme d'un nom illustre.	14
CHAPITRE VI. — A quelle époque de sa vie il rentra à la Valverde.	17
CHAPITRE VII. — D'un certain Jean Affliginien, cuisinier du monastère de la Valverde.	20
CHAPITRE VIII — Que le vénérable M. Gérard Magne, incité par la renommée, vient voir D. J. Rusbroch	26
CHAPITRE IX. — De la manière admirable d'écrire ses livres	31
CHAPITRE X. — Que parfois l'on vit l'arbre sous lequel il était assis, tout embrasé	33

CHAPITRE XI. — Que l'éclat de sa renommée attira à lui plusieurs personnages illustres, dans le monde et les lettres parmi lesquels D. J. Thaulère, théologien insigne	35
CHAPITRE XII. — Que pour donner aux frères l'exemple de l'humilité, il ne refusa jamais d'accomplir volontiers les œuvres extérieures et viles, de préférence aux autres.	41
CHAPITRE XIII. — De la compassion et de la soumission du saint homme	44
CHAPITRE XIV. — Des vexations diaboliques qu'il eut à subir; et comment le Seigneur Jésus lui apparut avec sa mère et tous les saints.	48
CHAPITRE XV. — De la célébration de la Messe quotidienne, et quelle grande dévotion il y apportait	53
CHAPITRE XVI. — Qu'il eut la prescience de sa mort. Sa mort.	58
CHAPITRE XVII. — Qu'après sa mort, la même nuit il fit une apparition glorieuse; et d'un certain miracle obtenu par la vertu de ses reliques.	62
CHAPITRE XVIII. — Que son corps, après environ cinq années de sépulture, fut retrouvé intact et sain. De sa translation.	64

FIN DE LA VIE.

*Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!*

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise*, de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.